

Le tigre et le papillon

Épisode 2 du projet artistique d'Arnaud Théval_2015 à l'Énap.



La convocation (2014) travail avec l'implication d'élèves de la 187^{ème} promotion d'élèves surveillants



Une emprise totale (2016) travail avec l'implication d'élèves lieutenants de 20^{ème} promotion



Un bleu parmi les bleus (2015) discours à la 187^{ème} promotion d'élèves surveillants



Scène à la fourchette (2015) travail avec l'implication d'élèves de la 187^{ème} promotion d'élèves surveillants



Beyond the skin (2016) travail avec l'implication d'élèves de la 189^{ème} promotion d'élèves surveillants



Scènes au choc carcéral

Je retrouve les élèves de la 187^{ème} promotion après le choc carcéral du premier stage, je les écoute et leurs propose plusieurs protocoles à partir de leurs récits. Les élèves racontent au formateur le vécu de leur premier stage. Ce n'est pas une prison qui se dessine dans mes oreilles mais des centaines aussi différentes que le sont leurs expériences, la situation géographique et les surveillants rencontrés.

Dans les récits de leurs retours, il y a des récurrences qui décrivent cette relation particulière à l'intérieur de la cellule et à la façon dont ils vont devoir gérer ce moment de l'ouverture de la porte, là où commence pour eux l'incarcération. Lors de ce premier stage ils sont en double, derrière le surveillant, ils ne tiennent pas encore les clés mais déjà ils ont pu expérimenter les enjeux de la relation au détenu et à son intérieur, la cellule.

Les gestes des surveillants sont chargés de sens et lorsqu'ils décrivent les façons de se saisir d'une cellule, de la retourner pour trouver des objets illicites lorsque les détenus sont en promenade. Il y a des écarts saisissants. Certains arrachent tous les posters sur les murs, vidant les récipients, testent en fracassant au sol la résistance d'une boîte en métal afin de vérifier qu'elle n'est pas truquée et laissent tout en vrac. D'autres prennent

soin de tout remettre en ordre, proprement pour ne pas déranger l'intimité du détenu.

Le protocole des fourchettes

Un danger est omniprésent et accompagne une peur latente chez l'élève surveillant, cette crainte du coup de couteau, du coup de fourchette ou de n'importe quoi d'autre. Dans le centre d'entraînement, je découvre une fourchette tordue pour simuler une arme de poing. Cet objet fait écho au texte d'une élève qui se demandait si les détenus avaient encore des fourchettes métalliques en cellule. Les surveillants apprennent donc à ouvrir la porte avec précaution, le pied bloque et prévient d'une ouverture trop brusque.

Le protocole des posters

Sur la table, j'ai disposé une centaine de photos de différents formats. Je leur propose de constituer des petits groupes et d'inventer un espace. Peu à peu, ils se griment avec certaines photos et certains reconstituent de façon littérale une cellule. L'espace prend forme, son confinement aussi. Les gestes sont simples, ils tiennent les photos ou ils se cachent derrière. Ils deviennent le lieu même et portent sur eux les images marquantes de leur choc carcéral.

Le protocole du matelas et celui du sifflet
Le matelas en détention est également source d'inquiétude surtout lorsqu'il faut



Scène au sifflet (2015), travail avec l'implication des élèves surveillants de la 187^{ème} promotion.



Scène au matelas (2015), travail avec l'implication des élèves surveillants de la 187^{ème} promotion.

enjamber ceux à même le sol pour aller sonder les barreaux. Une exposition tendue qui déplace le corps du surveillant dans l'espace du détenu. Sur ce terrain là, l'autre « arme » ou outil, en plus de l'attention permanente est le sifflet. Celui qui siffle craint plusieurs choses, l'usure de sa salive ou que la bille en plastique ne se bloque ou encore que les collègues ne parviennent pas à temps pour lui prêter main forte.

Le protocole des fragments assemblés

Les élèves sont dans une salle, un à un ils se lèvent et ils racontent au formateur ce qu'ils ont vécu. Un début de phrase revient continuellement « Ce qui m'a choqué ». Certains sont pâles quand ils se lèvent pour en parler, d'autres en rigolent.

Ça m'a choqué : Dans l'atelier, le détenu a coupé un bout de ficelle avec une grosse lame. Que le détenu se prenne une tatane. Les détenus font beaucoup de bruit, le niveau sonore est impressionnant, ils gueulent tout le temps. L'odeur de drogue à tous les étages, ça fait de bons mal de crânes. Au parloir, nous avons dû intervenir car un détenu voulait tuer sa compagne. Lorsque les Eris ont fait une descente, ils ont trouvé des armes artisanales derrière un frigo, cachés dans le mur. Quand un détenu s'est fait agresser en cour de promenade, l'autre avait un couteau en céramique de 45 cm. Alors que nous étions à la pause, nous buvions un café quand deux projections ont atterri à nos pieds. Ce régime « portes ouvertes », il y a 25 ans ils ont bien essayé de les refermer mais il y a eu une mutinerie avec prise d'otage. Dans le quartier d'isolement, le détenu sort ses deux mains par une trappe, nous le menottons puis nous ouvrons la porte, car nous ne devons pas être en contact direct avec lui. Cette bagarre entre quatre détenus, l'alarme a été déclenchée, mais attendre une minute trente c'est très long quand on est seul derrière la grille palière. De passer la journée à faire le pompier ici ou là, c'est impressionnant car les alarmes des Motorola sonnent tout le temps. Il n'y a rien du tout pour vérifier les grilles, nous devons passer par dessus les détenus qui sont allongés dans leur lit. Si elles veulent nous planter elles peuvent. Que les détenus nous disent bonjour, je ne m'attendais pas à ça. La nurserie avec les concertinas en haut et le sol meuble en bas. Ce gitan qui m'a dit qu'il mangeait les noirs et les arabes. Dès la sortie de cellule, le détenu a fait tomber le surveillant et l'a poignardé. Cette question de : qui fouille le travesti opéré qui arrive et que nous mettons au quartier des femmes alors que son identité est homme ? Ce ressenti que les détenus avaient plus de droit dedans que dehors. Le gaspillage des repas car ils font eux-même leur repas. Cette odeur particulière de la prison, indescriptible, qui nous imprègne. Les courses le soir, c'est la boîte de nuit avec tout les yoyos qui passent. De ne pas pouvoir enlever leur cigarette particulière car nous ne pouvons pas prouver qu'il s'agit de drogue. Ces cellules qui ressemblent à un magasin d'antiquaire. Ce détenu qui scotche tout dans sa cellule, sa nourriture, tout, vraiment tout. Ce moment au parloir lorsque les familles m'ont regardé avec ces sentiments différents, teintés d'émotions. Je sens la haine et la peur. Ces surveillants qui se laissent trop approcher, toucher par les détenus. Dans le quartier mineur, quand un nouveau arrive c'est horrible, ils lui crient « on va te faire le cul », ils étaient en feu, ils tapaient sur les portes. Les actes sexuels au parloir, nous sommes tellement gênés que l'on en rigole. Ce pouvoir que nous avons de demander à quelqu'un de se déshabiller. Ce n'est pas évident de demander à quelqu'un de se déshabiller, ça marque. De fouiller une cellule, nous rentrons dans l'intimité de quelqu'un. Il faut faire attention de ne rien casser, nous remettons tout en place, mais à la fois ce n'est pas chez eux. Ces surveillants qui n'ont pas de pitié quand ils fouillent, par exemple la boîte de conserve trafiquée en la projetant par terre elle éclate, sinon il y a juste une bosse. Quand on croise le mec, nous avons toujours la tête qui tourne. Ce détenu qui déboulonne tout, mentalement ils sont au dessus de nous. C'est eux les chasseurs et nous les lapins. Qu'on leur laisse faire, la cellule c'est un peu chez eux, ils affichent leur passion. Car ici on m'a dit que j'avais un ton trop autoritaire et que nous ne pouvons pas leur parler comme dans la cellule, ici nous sommes plus dans le social. Ces étages qui ressemblent à des hôpitaux psychia-